

Le spleen adolescent

Yves Morhain

DANS **ADOLESCENCE** 2010/2 T. 28 n°2 , PAGES 253 À 267

ÉDITIONS **ÉDITIONS GREUPP**

ISSN 0751-7696

ISBN 9782847951745

DOI 10.3917/ado.072.0253

Date de mise en ligne : 20/09/2010

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-adolescence-2010-2-page-253?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions GREUPP.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LE *SPLEEN* ADOLESCENT |

YVES MORHAIN

Pour chaque génération, l'adolescence fait énigme de l'origine, du désir, de l'identité sexuelle, de la loi et de la mort. Travail de construction et de déconstruction, l'adolescence est ce moment incontournable où remaniements et appropriation subjective convergent et s'étayent mutuellement. À l'aube de l'adolescence, l'accès à la génitalité engage un questionnement sur la place qu'elle occupe dans la vie psychique et témoigne du franchissement du seuil pubertaire, en faisant basculer irrémédiablement le sexuel infantile, *via* le génital, vers le sexuel adulte. Mais cette histoire singulière est aussi une réécriture de la sexualité infantile, avant qu'un travail de réinvention ne lui donne des allures de sexualité adulte.

Dans cette traversée incontournable du *doldrums*¹, faite de mouvance et d'incertitude, mais décisive, se joue un double mouvement ; attirer et repousser les contraires, exacerber les désirs de vie et leur panachage mortifère. L'adolescence ne peut se concevoir sans cette rencontre avec la question de la mort et son issue. De la capacité de l'adolescent à « survivre », à trouver un passage dans cette confrontation à la mort, va dépendre le devenir psychique du futur adulte.

Cependant, lorsque sous une forme ou une autre, cette opération psychique ne peut s'effectuer de manière satisfaisante et dans de bonnes

1. Il est fait référence ici à la métaphore du « Pot au noir » utilisée par D. W. Winnicott (1962), pour évoquer ce moment d'incertitude où on ne sait de quel côté le vent va tourner, ni même s'il va y avoir du vent. Il s'agit d'une expression familière des marins du XIX^e siècle pour désigner une situation peu claire et dangereuse.

conditions, des psychopathologies graves peuvent émerger et signaler comment l'adolescent peut adhérer à la mort réelle (addictions, anorexie, tentatives de suicide, actes criminels, sports de l'extrême, jeux pathologiques, investissement sectaire...).

BELLÉROPHON OU LA MOROSITÉ ADOLESCENTE

Si l'adolescent, engagé dans la difficile régulation de ses désirs, fasciné par l'image présente, peut être Narcisse, Œdipe, Ulysse en quête d'identité comme en témoigne son périple mouvementé, ou bien le prévoyant Prométhée ou encore son frère l'impulsif Épiméthée, il peut être aussi Bellérophon dont l'histoire est contée dans l'*Illiade*². Ce jeune grec, héros rageur, vigoureux mais désespéré, se consume de tristesse, abandonné des dieux, et ne cesse d'errer en évitant les traces des hommes, dans un désert illimité.

Ce premier mélancolique grec est confronté à « la morosité », au *spleen* des *Fleurs du Mal* de Ch. Baudelaire qui recouvre une pluralité de termes spécifiquement baudelairiens, tels que l'angoisse, la mélancolie, le guignon, l'ennui... C'est l'humeur sombre, le dégoût de la vie, les tourments de l'âme, l'inquiétude existentielle, l'angoisse métaphysique, le sentiment d'inadéquation à soi et au monde, proche de ce que F.-R. de Chateaubriand, qui vit sa vie comme un exil, avait nommé dès le *Génie du Christianisme* la « vague des passions », avant qu'il ne perde de son sens en devenant le « mal de René », puis le « mal du siècle ». Pour F.-R. de Chateaubriand l'existence est pauvre, sèche et désenchantée : « On habite avec un cœur plein un monde vide ; et sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout »³. Le *spleen* est un état empreint d'une tension entre des tendances opposées (plein/vide, rien/tout, spleen/idéal, Satan/Dieu) et d'une confusion ou d'un jeu spéculaire entre le Moi et le monde, l'intérieur et l'extérieur. C'est le désarroi de « René » mais aussi la « patience » de Job.

Le *spleen* est donc quelque chose d'indéfinissable, d'innommable, sinon de façon métaphorique, la nuit noire de l'âme. Ce n'est pas la mort,

2. Homère (750). *Illiade*. Paris : Le Livre de Poche, 1994.

3. Chateaubriand F.-R. de (1802). *Génie du Christianisme*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1978, p. 714.

que le réalisme macabre donne à voir, avec tous les excès du baroque, « charogne infâme », « ventre putride » de Ch. Baudelaire⁴ qui souligne, que pour son maître de la littérature le « grand René », « la mort est belle, elle est notre amie »⁵. Ce n'est pas la mort qui angoisse, mais c'est la vie même, la souffrance, la déréliction de l'« esprit comblé d'angoisse »⁶, l'ennui, « fruit de la morne incuriosité »⁷. C'est ce qui relie l'homme à la mort sans lui en apporter le réconfort, l'enferme vivant dans un « linceul vaporeux »⁸, obscurcit le jour du « ciel bas et lourd »⁹, annonce « les nuits d'hiver », « l'hiver de l'âme », pétrifie la « matière vivante » dans un bloc de « granit »¹⁰.

Pour évoquer ce gouffre de tristesse, ce « gouffre obscur », Ch. Baudelaire parle de ce lieu d'attente de l'âme, « c'est un univers morne à l'horizon plombé », dont l'horreur est accentuée par « la froide cruauté de ce soleil de glace »¹¹. C'est finalement la vie même et non l'angoisse de la mort, qui est cause de la douleur de vivre : « Vivre est un mal. C'est un secret de tous connu »¹². Si le *spleen* est plus douloureux que la mort, c'est qu'il est une épreuve du Temps qui passe dont seuls « la jouissance du beau »¹³, l'exaltation amoureuse, « Les Paradis artificiels »¹⁴, les aventures de l'extrême, l'ivresse peuvent divertir.

JEUNESSE EN FÊTE : ENTRE CONSOMMATION FESTIVE ET BESTIALITÉ

Aussi, dans un monde sans limite, marqué par l'exacerbation individualiste, son dynamisme effréné et l'omniprésence des médias,

4. Baudelaire Ch. (1861). Les Fleurs du Mal. In : *Œuvres Complètes, T. I.* Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987, XXIX, *Une charogne*, p. 31.

5. Chateaubriand F.-R. de (1848). *Mémoires d'Outre-Tombe*. Paris : Le Livre de Poche, T.1, 1961, Livre 2, Chap. 4, p. 77.

6. Baudelaire, Les Fleurs du Mal. *Op. cit.*, LIV, *L'Irréparable*, p. 54.

7. Baudelaire, Les Fleurs du Mal. *Op. cit.*, LXXVI, *Spleen*, p. 73.

8. Baudelaire, Les Fleurs du Mal. *Op. cit.*, CI, *Brumes et pluies*, p. 100.

9. Baudelaire, Les Fleurs du Mal. *Op. cit.*, LXXVIII, *Spleen*, p. 74.

10. Baudelaire, Les Fleurs du Mal. *Op. cit.*, LXXVI, *Spleen*, p. 73.

11. Baudelaire, Les Fleurs du Mal. *Op. cit.*, XXX, *De profundis clamavi*, p. 33.

12. Baudelaire, Les Fleurs du Mal. *Op. cit.*, XL, *Semper eadem*, p. 41.

13. Freud, 1916, p. 326.

14. Baudelaire Ch. (1860). Les Paradis artificiels. In : *Œuvres Complètes, T. I.* Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1987.

ressort, pour nombre d'adolescents, l'illusion que le bonheur est un droit et passe par l'exploration de toutes les veines de la consommation. Dans un monde où modernité se conjugue avec mal de vivre et ennui, il est possible de considérer que plus l'individu s'individualise, plus il s'expose à un effondrement psychologique dont la forme la plus courante est la dépression, qui tend à se banaliser. Le fait que la dépression soit le trouble pertinent de notre époque, est révélateur d'une certaine évolution de l'individualité dans les sociétés occidentales. « L'individu dépressif souffre d'autant plus des libertés acquises qu'il n'en sait plus l'usage » souligne E. Roudinesco, en « se donnant à lui-même l'illusion d'une liberté sans contrainte, d'une indépendance sans désir et d'une historicité sans histoire, l'homme d'aujourd'hui est devenu le contraire d'un sujet. Loin de construire son être à partir de la conscience des déterminations inconscientes qui le traversent à son insu, loin d'être une individualité biologique, loin de se vouloir un sujet libre, dégagé de ses racines et de sa collectivité, il se pense le maître d'un destin dont il réduit la signification à une revendication normative »¹⁵.

L'individu de notre modernité semble englué dans une incapacité à se lier aux objets, à autrui, à soi-même. Et s'il retire paradoxalement de cette déliaison une immense liberté, celle-ci s'accompagne d'une nouvelle forme de souffrance psychologique. C'est-à-dire la grisaille de l'ennui ou du moins une atmosphère propice à la mélancolie qui tend à être réduite à un état pathologique dépressif qu'il convient absolument de soigner, sans lui accorder sa source d'imagination créatrice dont on recueille l'aspect sublime du beau dans l'art et la littérature¹⁶.

Dans cette lassitude de vivre ou « *Fatigue d'être soi* » (Erhenberg, 2000), dépression née d'une impression de manque et de déficit face à l'impératif de performance, de réussite et d'épanouissement personnel

15. Roudinesco, 1999, p. 14.

16. Nous faisons référence en particulier aux nombreux peintres, écrivains et poètes qui ont puisé aux sources du mal de vivre, du *spleen*, de l'ennui, et de la dépression : Albrecht Dürer, Léonard de Vinci, Francisco Zurbaran, Zoran Music, Edvard Munch, Jérôme Bosch, Francisco Goya, Otto Dix, Homère, Sénèque, Montaigne, Guy de Maupassant, François-René de Chateaubriand, Charles Baudelaire, Paul Verlaine, Marcel Proust, Philip Roth, Joë Bousquet...

qu'impose notre modernité, il y a un rapport entre la mélancolie et la dépression, qui « sont toutes deux le malheur d'une conscience de soi aiguë à l'extrême, une conscience de n'être *que* soi-même. [...] Mélancolie vague, lassitude morale qui fait que l'on ne prend d'intérêt, de plaisir à rien »¹⁷.

Il nous semble que c'est la figure de Protée, paradigme des cas-limites adolescents et jeunes adultes, habités par un sentiment de vide intérieur mais aussi paradoxalement par une idéalisation grandiose, qui s'impose aujourd'hui. Protée, figure emblématique des instabilités identitaires, du nomadisme, de la passagèreté, du virtuel et de l'autoérotisme totipotentiel (Bizouard, 1995), ne se préoccupe jamais des conséquences lointaines ni des finalités éthiques de ses actes, porté compulsivement à se différencier de la masse fusionnelle, à chercher des formes et des langages qui l'aident à s'excepter mais sans se sentir exister, sans pouvoir s'accepter. Le lien à l'autre, perçu comme intrusif, lui est aussi intolérable que la distanciation qui lui fait craindre l'abandon. Il lui reste à se mouvoir au milieu d'objets disparates, fragmentaires qu'il absorbe momentanément, plutôt que de leur emprunter un simple trait et reconnaître cet emprunt, c'est-à-dire introjecter. Il ne perd pas mais ne se souvient pas, sa quête est erratique et aussi fiévreuse que celle du fêtard en quête d'une lumière hospitalière.

La Cité moderne ne favorise plus l'expansion de la « fantaisie », mais souvent des plaisirs trop conditionnés qui laissent une impression de tristesse. On ne saurait trop insister sur la chape d'« ennui » qui tombe depuis quelques années sur les jeunes et pas seulement ceux des « banlieues », mais aussi la froideur et l'indifférence. Car si nos sociétés sont techniquement réussies, le prix à payer est qu'elles sont devenues insupportables. Violence destructrice, consommation excessive de l'alcool, de la drogue, de la vitesse, de la musique à haut volume, l'hilarité absolue..., n'importe quel excès ou brin de folie valent mieux que le silence mortel de l'ordre.

« La douleur du temps » (Huguet, 1987), le désœuvrement, la protestation passive contre une vie ressentie sans qualité ni sens, le retrait

17. Erhenberg, 2000, p. 276.

précoce des investissements, le gel des échanges avec l'environnement, l'incapacité à supporter la liaison ambivalente (amour-haine) avec un objet de cramponnement, d'attachement salubre, « l'errance », les prises de risques mortifères, mais surtout l'ennui qui peut d'ailleurs couvrir provisoirement la haine, dans une sorte de lutte interne où l'un et l'autre tentent d'annuler une source d'excitation traumatique, attisent pour nombre d'adolescents, la recherche de lieux extra-ordinaires pour s'étourdir, pour faire la fête dans une grande vague burlesque qui rompt les cadres normatifs dans lesquels les individus sont englués.

« Je me blinde tous les samedis » nous disent nombre de jeunes pour qui la festivité – séparant le quotidien de l'inhabituel, de l'exceptionnel – relève d'une compétition consommatoire et consumatoire, où l'alcool, le cannabis et la cocaïne, servent de « médiateurs » pour consolider un idéal de puissance virile. La fête relève pour eux d'un exutoire, d'un défolement extrême. Acte collectif, sa fonction est récréative et libératoire. De manière éphémère, elle emporte ces jeunes dans un mouvement d'effacement des limites où elles se subvertissent et se mettent en confusion à travers des manifestations carnavalesques empreintes de voracité et d'ivresse, d'excès sexuels et de violences (Morhain, 2008a).

Pour évoquer l'intensité et la singularité de ces instants rares et appréciés, les mots viennent à manquer. Et lorsqu'ils sont invités à aller plus loin, ces adolescents le font à travers des mots forts, ils parlent alors de tourbillon, d'ivresse, d'illimité, de vertige grandiose, dans cette traversée hors du commun, au-delà des limites. Dans *l'excès*, on sent bien que le sujet est en oscillation, sur la crête, où tout en risquant la chute de se perdre, il éprouve une exaltation enivrante sans bornes.

Paradoxalement, il y a dans la recherche des situations « extrêmes » de ces fêtes, la quête d'une subjectivation et d'être différent, porteur d'un désir propre, où la tentative de subjectivation de la pulsion de destruction est une puissance défensive. Dans la mesure où cette recherche de l'extrême est encore une défense contre l'angoisse, voire un rempart contre un effondrement dépressif, elle n'est pas obligatoirement

destructrice mais peut être réparatrice et permettre pour certains jeunes de les replacer dans un réseau d'intersubjectivité, dans une communauté d'échanges. Une expression positive de la négativité pouvant leur permettre un écart, un passage.

LES VOIES DE LA MÉLANCOLISATION OU DE LA VICTIMISATION

Deux issues s'offrent au sujet-adolescent confronté à son échec dans la réalisation du bonheur. Soit l'adolescent est en mesure d'assumer la responsabilité de cet échec dans la jouissance et sa propre impuissance à accéder au bonheur. Ce sont alors *les voies de la mélancolisation* qui s'offrent à lui. Le nombre de dépressions et de suicides d'adolescents qui s'accroît, témoigne de ce positionnement subjectif, dans un contexte social mélancolico-dépressif où les liens symboliques sont fragilisés. Les déchirures du tissu social ne peuvent que provoquer une aggravation, une fragmentation de l'identité psychique que vit le déprimé dans un monde moderne chaotique et empreint de désenchantement, dont la mélancolie est de nouveau le « mal du siècle. »

Les conduites addictives qui sont en augmentation reflètent l'instabilité de l'organisation psychique sous-jacente et peuvent être appréhendées comme des défenses vis-à-vis de l'intrusion d'affects qui fait peser la menace d'une dépression grave de nature narcissique. Face à cette menace dépressive, le sujet fait appel à un objet externe pour permettre au Moi de colmater sa béance identificatoire. Le maintien d'un objet de jouissance dans la réalité pointe pour ces adolescents un combat contre l'effondrement mélancolique par le manque de l'objet et vise à atteindre un niveau supportable d'équilibre. Substance métabolique autant que diabolique, la drogue est objet total, au sens de totalisant ou de totalitaire, venant se substituer au sujet lui-même, lui confisquant ses idéaux, pour ne laisser persister que l'état de jouissance et l'état de manque, l'être et le néant. De même, dans la rencontre sectaire, l'adolescent vulnérable en recherche d'absolu, convoite une idéologie totale, capable de suppléer d'un coup à tous ses manques. Sous l'emprise d'un lien de dépendance toxicomaniaque à l'objet, d'un assujettissement radical du Moi au groupe et au Gourou, « par le biais d'une confiscation

des instances idéales au profit de l'objet »¹⁸, l'adolescent mystique préfère à l'épreuve de réalité celle d'idéalité, c'est-à-dire l'auto-immolation. « La mort n'est pas perçue comme le risque suprême, mais au contraire comme le mode d'accès à la spiritualité » souligne B. Chouvier¹⁹.

Ou bien, évoluant dans une société méfiante à l'égard de l'avenir, l'adolescent est tenté par des replis défensifs et projectifs dans son rapport au temps, aux autres et au monde. Il est en risque d'enfermement sur soi et son groupe, sans aucune perspective d'anticipation de liens futurs et d'ouverture au monde. Au regard d'une vie considérée comme entravée, la cause de sa mise en impasse et de son échec est attribuée à l'autre, souvent dans une connotation hostile voire haineuse. C'est alors *la solution de la victimisation* qui s'ouvre à lui.

Pendant, l'enfermement et la reconnaissance d'un tel statut de victime fait courir le risque d'une stigmatisation (en tant qu'il ne peut avoir accès à sa propre jouissance) et d'une « sur-victimisation », par l'exposition sur la scène publique de son cas, de son groupe ou de sa communauté. On peut se demander si par cette voie, l'adolescent fait l'objet d'une reconnaissance véritable. En effet, dans un premier temps, le témoignage de sa souffrance victimaire émeut et sollicite la bienveillance. Mais, dans un second temps, lorsque sont épuisés les effets de la compassion et de la fascination, une lassitude peut s'installer jusqu'à devenir dommageable pour l'adolescent dont on estime que le cas a été suffisamment traité, au point qu'il peut être considéré comme dépassant la limite du recevable dans la réitération de sa souffrance comme dans sa demande persistante de réparation, et en lui reprochant de s'enfermer dans une position de sujet subissant.

ENNUI ET SENTIMENT D'« EXILATION »

Nombre de ces adolescents et jeunes adultes sont condamnés à vivre dans une sorte de « culture de l'aléatoire », voire d'une exclusion qui les assigne à demeure ou les contraint à une errance, révélatrice de cet « état de mélancolisation actuel affectant le lien social » comme le

18. Chouvier, Morhain, 2008, pp. 37-38.

19. Chouvier, 1997, p. 55.

souligne O. Douville²⁰. Le vagabondage n'a pas ici la vertu initiatique du cheminement de transformation, faute non pas tant d'un but que de l'espoir d'une ouverture, d'une rencontre et d'une possibilité de rêver. Cette panne de la temporalité en passe de se chroniciser conjuguée à une quasi-inaccessibilité au changement psychique, déborde du champ référé à ce que certains nomment la « crise des repères traditionnels » et témoigne d'un « processus de dé-socialisation » (Castoriadis, 1996).

L'« ennui » (*in odio esse* : « être un objet de haine ») s'est installé chez nombre d'adolescents fragilisés et correspond moins à une absence de désir qu'à une grande indétermination, à un sentiment insidieux de suspens entre investissement et désinvestissement. Reclus de « fatigue d'être Soi », êtres insupportables, ces adolescents qui s'insouciant, éprouvent et renvoient une impression de lassitude provoquée par l'inaction. L'affect d'ennui, qui, pour S. Ferenczi, pointe « dans tous les cas, une situation de souffrance »²¹, exprime l'épreuve d'un temps vécu comme interminable. Il n'est ni la dépression ni l'angoisse, mais témoigne d'une rupture de la relation à l'objet, d'un état où il ne se passe rien, ni en soi ni ailleurs. Ces adolescents sont englués dans une « douleur du temps » vide et déserté qui laisse le Moi hors d'atteinte, dans un rapport passif au temps présent qui accable et dans une souffrance psychique d'un futur improbable. Ces adolescents attendent que quelque chose de l'extérieur vienne combler leur vide, mais toujours insatisfaisant, l'objet ne peut qu'entretenir le désenchantement et la souffrance de cette attente. Jamais rassasiés, ils absorbent le désir de l'autre et l'en dépouillent pour compenser le vertige du vide.

Menacée d'effraction par l'action, leur psyché s'est constituée comme une carapace, un retrait du sentir. La lutte menée contre un profond sentiment de vide est inférée, à partir d'une survalorisation de la référence au réel et de l'appui sur la réalité, comme si le monde intérieur était vide de représentations. Ils sont paradoxalement portés à éliminer ce qu'ils recherchent. L'objet de leur désir qui se dérobe, provoque la désillusion, l'amertume, comme si tout ce qu'ils touchaient

20. Douville, 2007, p. 11.

21. Ferenczi, 1932, pp. 64-65.

devenait terne, lassant, insipide, ennuyeux. Le travail de subjectivation propre à cette période étant en panne, ces adolescents semblent comme enlisés dans une immobilité qui esquivait les discontinuités du temps social et de l'environnement. Il ne s'agit pas d'agacement, ni de consentement à l'ennui, ni d'un temps de répit, ni d'une pause dans leur parcours mais d'une destitution de leur propre vécu.

Nous avons montré (Morhain, 2008b), que durablement insatisfaits, en quête de besoin, plus que de désir, ces adolescents souffrent d'un désordre de l'amour de soi mais s'en défendent par des manifestations d'agressivité, de violences et par les rapports qu'ils consentent à mettre en place entre l'hostilité perçue et le vide appréhendé. Souvent, n'ayant pas tiré avantage des expériences passées, ils vivent sur le mode de l'immédiateté, sans projection dans l'avenir, par accès-excès, dans l'intensité. Dans leur recherche de l'extrême, l'extradition est jouissive. Liées à l'intensité des sensations au risque parfois de la mort réelle, pour s'éclater et s'excéder, leurs expériences hors des limites attisent un sentiment de vivre qui triomphe de la menace de mort psychique. Mais cette jouissance fait surgir en même temps l'angoisse de la perte et de l'anéantissement.

L'« exil » et la « désolation » participent de ce sentiment d'« exilation » (Morhain, 2009) éprouvé par de nombreux adolescents issus de l'immigration, qui génère des symptômes et des passages à l'acte qui témoignent de leur profond mal-être. Par ce néologisme, je souligne qu'il s'agit d'un mouvement, d'un processus toujours actif tout au long de l'histoire du sujet. Le terme de « désolation »²² qui vient de *desolare*, c'est-à-dire rendre solitaire, affliger, abandonner, réfère à la métaphore de la sécheresse qui

22. Notons que dans sa différenciation « solitude-désolation », Ph. Gutton souligne que l'affect de solitude relève d'un travail des objets internes qui « est incité au risque du plaisir et de la position dépressive » (Gutton, 2005, p. 141) mais comporte un « risque de désolation », c'est-à-dire l'échec de la fonction représentative, « affect de non-affect, non-sens, "a-sens" » (Gutton, 2005, p. 153). Nous considérons toutefois que la solitude n'est pas pour l'adolescent, un temps de répit salutaire et recherché.

– en dépit de l’agitation, l’explosion des limites et des violences ravageuses de nombre de ces adolescents – conduit à l’isolation, à la désaffection, à la passivation, au déni de la souffrance, parfois à la mort.

MORT OU DOULEUR DE DEUIL

Pour Freud (1917), il y a un travail indéfectible entre la mort ou la douleur de deuil, la souffrance et le travail de pensée ou la création, dont elle est le moteur. Ainsi, la mort n’en donne pas moins à penser. Les propres expériences douloureuses de Freud vont infléchir son système théorique. Dans une Europe en train de sombrer dans le déchaînement haineux de la Grande Guerre, loin de se river au bien précieux mais fugace de la culture ou encore à la religion, grande élaboratrice de conceptions permettant de supporter l’irréversible et de se représenter l’impensable, Freud va déployer un important travail de pensée qui va aboutir au texte fondamental de 1920 de *l’Au-delà du principe de plaisir*.

C’est au cours de cette période, que Freud (1917) établit dans *Deuil et mélancolie* une similitude entre la mélancolie et l’expérience du deuil. En appliquant à la mélancolie le savoir issu de ses observations sur le deuil il montre qu’il y a dans les deux cas, une perte irrémédiable de l’objet aimé – mais aussi secrètement haï – une difficulté voire une impossibilité de traverser cette perte. Le Moi pouvant se traiter lui-même comme objet, il peut donc diriger contre lui-même des sentiments hostiles destinés à cet objet. Freud considère que dans la mélancolie, le sujet se sent submergé par la culpabilité et l’agressivité, « il se fait des reproches, s’injurie et attend expulsion et punition »²³. La démarche de rapprochement entre le deuil et la mélancolie permet à Freud de dégager une différence essentielle marquée par fait que la mélancolie s’accompagne d’une critique de soi extraordinairement sévère et d’une forte dépréciation du Moi. Dans le deuil, « le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie, c’est le Moi lui-même »²⁴. Si dans la mélancolie comme dans le deuil, le sujet réagit à la disparition d’un objet, dans le cas de la mélancolie, cette perte est une perte catastrophique pour le sujet, amenant Freud à conclure que

23. Freud, 915-1917, p. 266.

24. *Ibid.*

le sujet « avait subi une perte concernant l'objet » et « ce qui ressort de ses dires, c'est une perte concernant son Moi »²⁵. Lors de cette perte, de profondes motivations narcissiques se révèlent pour un sujet qui se perd dans la perte de l'objet, dévoilant un aspect inconscient de sa personnalité. La clinique du deuil et de la mélancolie conduit Freud à penser la mort autrement, avec cette identification narcissique à l'objet, car avec la mort de l'objet et sa mise en soi de cet objet, c'est bien la mort qui y est introduite.

Face à cet inconcevable, impensable, irréprésentable, cette néantisation absolue qu'est la mort, afin d'exhorter ses concitoyens à ne pas s'en effrayer, Épicure écrit dans sa *Lettre à Ménécée* : « Lorsque nous existons la mort n'est pas là et lorsque la mort est là nous n'existons pas. » L'énigme de cet irréprésentable de la mort s'est posée à un Freud, fortement ébranlé par *La désillusion causée par la guerre* (1915a) et par ses drames personnels, qui, dans *Notre rapport à la mort*, écrit que « personne au fond ne croit à sa propre mort » et « dans l'inconscient chacun de nous est convaincu de son immortalité »²⁶.

La mort est bien un phénomène inéluctable et toutes les choses animées ont tendance à retourner à un état antérieur. Le non-vivant précède la vie dont le but est la mort, « nous étions naturellement prêts à soutenir que la mort est l'issue nécessaire de toute vie, que chacun d'entre nous est en dette d'une mort envers la nature et doit être préparé à payer cette dette, bref que la mort est naturelle, indéniable et inévitable »²⁷. Il souligne cependant que la vie perd de son intérêt si on ne la met plus en jeu et conclut ce petit texte sur *Notre rapport à la mort* par un vieil adage « *Si vis pacem, para bellum* » qu'il actualise : « Si tu veux endurer la vie, organise-toi en vue de la mort »²⁸.

« C'EST MON DESTIN ! »

Selon Freud, c'est « l'action conjuguée » de *Daimon* et *Tuchè*²⁹ qui définit le destin de tout être humain. *Daimon*, qui représente les

25. *Ibid.*, p. 268.

26. Freud, 1915b, p. 145.

27. *Ibid.*, p. 144.

28. *Ibid.*, p. 157.

29. Freud, 1912, p. 107.

prédispositions, « les facteurs constitutionnels », est pour les Grecs la force divine qui s’empare de l’homme et le pousse à accomplir des actes dont il n’est pas la source véritable, tandis que *Tuchè* désigne « les facteurs accidentels », le hasard des événements qui orientent le cours de la vie, les aléas, les circonstances de la vie, le fortuit, l’accidentel. Tout au long de l’œuvre de Freud, se retrouve cette bipartition, jusque dans l’*Abrégé de psychanalyse* commencé en 1938 et resté inachevé, où il rappelle que « la cause déterminante de toutes les formes du psychisme doit être recherchée dans l’action réciproque des prédispositions innées et des événements accidentels »³⁰. Freud va cependant proposer une autre figuration du destin, plus originaire et triadique dans son essai *Le motif du choix des coffrets* (1913) en y associant *Atropos*, l’Inexorable, l’Inflexible, autrement dit la Mort.

Nées de la nuit au commencement des âges, les *Moires*, filles de la *Nécessité*, l’impitoyable *Anankè* qui assigne notre existence non seulement à une fin mais à la finitude, représentent pour les Anciens le destin des hommes. Fragments de destin assignés à chaque homme, ces Fileuses, au nombre de trois, « veillent sur l’ordre nécessaire de la vie humaine »³¹. Des trois sœurs, *Clotho* est celle qui tient la quenouille qui tourne, c’est-à-dire « la prédisposition fatale, innée »³², le *Daimon*, tandis que la deuxième, *Lachésis* qui déroule le fil, désigne le hasard, « ce qu’il y a de fortuit au sein de la conformité du destin à une loi » : c’est « l’expérience de vie »³³, la *Tuchè*. Enfin, l’implacable *Atropos*, la troisième des sœurs, qui tranche, coupe le fil de la vie, sans jamais se laisser fléchir, est « la silencieuse déesse de la mort »³⁴, « la mort elle-même »³⁵. Cependant, souligne Freud, « Le libre choix entre les trois sœurs n’est pas, à vrai dire, un choix libre, car il doit nécessairement concerner la troisième [...] »³⁶. Pour les pauvres êtres humains, « C’est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ; c’est le but de la vie et c’est le

30. Freud, 1938, p. 53.

31. Freud, 1913, p. 61.

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*, p. 65.

35. *Ibid.*, p. 62.

36. *Ibid.*

seul espoir »³⁷. Finalement, la mort est la suprême aspiration de l'*Homo viator*, du voyageur : « Verse-nous ton poison pour qu'il nous reconforte ! »³⁸ concède Ch. Baudelaire.

Aussi, lorsque les adolescents clament « C'est mon destin ! », c'est peut-être parce qu'ils ont bien saisi que notre destin, sur fond de drame, celui de notre finitude, résulte de la dialectique freudienne entre nos prédispositions ou nos dispositions constitutionnelles et les événements de notre vie, les rencontres accidentelles ou les hasards de notre existence. Le rapport de l'adolescent à la mort relève du meurtre symbolique, fantasmatique ou réel, jusqu'à la « petite mort » de soi dans la jouissance orgasmique, en passant par les conduites ordaliques dans un défi actif à l'inconnu, à l'aléatoire, à l'incertitude, dans une mise en jeu imaginaire d'un possible vivre ou mourir. L'adolescence ne peut se concevoir sans cette rencontre avec la question de la mort et son issue. De la capacité de l'adolescent à survivre à cette confrontation dépend le devenir psychique du futur adulte et d'ouverture sur de nouvelles possibilités.

BIBLIOGRAPHIE

- BIZOUARD E. (1995). *Le cinquième fantasme. Auto-engendrement impulsion créatrice*. Paris : PUF.
- CASTORIADIS C. (1996). *La montée de l'insignifiance*. Paris : Seuil.
- CHOUVIER B. (1997). Adolescence et investissement sectaire. In : M. Sassolas, *Les soins psychiques confrontés aux ruptures du lien social*. Ramonville Saint-Agne : Érès, pp. 51-60.
- CHOUVIER B., MORHAIN Y. (2008). Position sectaire, croyance et emprise groupale. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 49 : 25-38.
- DOUVILLE O. (2007). De l'adolescence errante. Variations sur les non-lieux de nos modernités. Nantes : Éditions Pleins Feux.
- ERHENBERG A. (2000). *La Fatigue d'être soi. Dépression et société*. Paris : Odile Jacob.
- FERENCZI S. (1932). *Journal clinique*. Paris : Payot, 2007.
- FREUD S. (1912). Sur la dynamique du transfert. In : *Œuvres complètes, T. XI*, 1911-1913. Paris : PUF, 1994, pp. 105-116.

37. Baudelaire, Les Fleurs du Mal. *Op. cit.*, CXXII, *La mort des pauvres*, p. 126.

38. Baudelaire, Les Fleurs du Mal. *Op. cit.*, CXXVI, *Le voyage*, p. 134.

- FREUD S. (1913). Le motif du choix des coffrets. In : *Œuvres complètes, T. XII*, 1913-1914. Paris : PUF, 2005, pp. 51-65.
- FREUD S. (1915a). Actuelles sur la guerre et la mort. *La désillusion causée par la guerre*. In : *Œuvres complètes, T. XIII*, 1914-1915. Paris : PUF, 1994, pp. 127-144.
- FREUD S. (1915b). Actuelles sur la guerre et la mort. *Notre rapport à la mort*. In : *Œuvres complètes, T. XIII*, 1914-1915. Paris : PUF, 1994, pp. 144-157.
- FREUD S. (1915-1917). Deuil et mélancolie. In : *Œuvres complètes, T. XIII*, 1914-1915. Paris : PUF, 1994, pp. 260-280.
- FREUD S. (1916). Passagèreté. In : *Œuvres complètes, T. XIII*, 1914-1915. Paris : PUF, 1994, pp. 323-328.
- FREUD S. (1920). Au-delà du principe de plaisir. In : *Œuvres complètes, T. XV*, 1916-1920. Paris : PUF, 1996, pp. 273-338.
- FREUD S. (1938). *Abrégé de psychanalyse*. Paris : PUF, 2001.
- GUTTON PH. (2005). Solitude et désolation. *Adolescence*. 23 : 9-24, et *Monographie Adolescence, Le pubertaire savant*, 2008, pp. 141-156.
- HUGUET M. (1987). *L'ennui ou la douleur du temps*. Paris : Masson.
- MORHAIN Y., CHOUVIER B. (2007). De la destructivité contenue à la refondation subjective chez l'adolescent criminel. *Bulletin de Psychologie*, 439, 61 : 41-50.
- MORHAIN Y. (2008a). Consommation festive et fête consumatoire. *Adolescence*, 26 : 896-898.
- MORHAIN Y. (2008b). Trajectoires de la destructivité et rupture identitaire à l'adolescence. In : B. Chouvier, R. Roussillon, *Corps, Acte et Symbolisation, Psychanalyse aux frontières*. Bruxelles : De Boeck, pp. 123-145.
- MORHAIN Y. (2009). Adolescents criminels : une haine envieuse. In : Y. Morhain, R. Roussillon, *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*. Bruxelles : De Boeck, pp. 73-108.
- ROUDINESCO E. (1999). *Pourquoi la psychanalyse ?* Paris : Fayard.
- WINNICOTT D. W. (1962). L'adolescence. In : *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, 1976, pp. 175-184.

Yves Morhain
 Université Lumière Lyon 2
 Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique
 Institut de Psychologie
 5, av. Pierre Mendès France
 CP 11
 69676 Bron Cedex, France
 Yves.Morhain@univ-lyon2.fr